

La voix de l'origine Lecture du texte de Susanne Jacob

François Charron

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charron, F. (2007). La voix de l'origine : lecture du texte de Susanne Jacob. *Moebius*, (112), 13–15.

FRANÇOIS CHARRON

La voix de l'origine

Par un curieux retour des choses, me revoilà devant une suite de poèmes qui, un soir d'octobre à Trois-Rivières, m'avait – n'ayons pas peur des mots – enchanté. J'y avais ressenti le geste irréductible de celle qui nous donne à entendre un espace inhabituel pour sortir de l'impasse, aller plus loin, avancer. Sur un fond de transmission non consciente des effrois de l'humanité, un bon poème reste toujours pour moi une façon de surmonter la béance symbolique pour sortir du manque, de la privation, de la détresse où l'on risque de s'enliser : « Personne n'a vu le début / Afin que chacun se désentrave / Afin qu'un seul, seule aiguille, / Reste créé. » Question d'antériorité chaotique et de coupure pour se représenter, question qui forme l'en deçà traumatisant des mots qui ne savent pas, surtout quand ils croient absolument le savoir.

Par un nouveau hasard, alors que je relis *Filandere Cantabile*, un de mes vers qui traîne sur la table – « Je dis à celui qui n'a jamais été blessé : « Qui veut comprendre sa peur touche à sa main effacée. » – vient faire écho à la main de Suzanne Jacob : la main descellée, la main vide, la main ouverte et déblayée d'une origine vacante, sans cesse en état de création. Espacement garant d'une fissure, d'un éclat, d'une passion qui démagnétisent et laissent irradier une singulière prise de conscience : « Vide la main infestée de ce que tu fuis / si tu dois apprendre ici qu'il y a décès / mais non la mort. » Et encore : « Rien ne tiendrait créé / Sans la fureur de l'image qui te médite. »

Puisque la poésie de Suzanne Jacob nous invite au discernement, ce sera donc à chacun d'entre nous de goûter et d'interpréter cette voix où se ressent la dimension existentielle de la parole ; une voix qui oublie tout objectif d'encadrement de la vie au profit d'un lieu à la fois originaire et abyssal où l'être qui se donne désactive un usage restrictif de la langue ; une voix intime, une voix personnelle qui touche en nous à ce qu'il y a de plus impersonnel : la présence immémoriale d'un clair-obscur, d'un entre-deux au sein duquel se manifeste le besoin d'un archaïque retour à la sécurité du Même.

Ce que nul n'a conçu, ce qui nous excède, n'est-ce pas là l'aveu troublant du poème qui, en retrait des intentions, des argumentations, des applications savantes, laisse s'exposer une traversée de soi comme début de toute connaissance ? Pas de commencement, pas de visage, pas de conclusion, pas de mort, pas d'amour, mais plutôt le scandale par excellence : la face obscure, le cercueil vide et toujours vide, l'air libre, le passage, la chance indécente de dire ce que jamais chacun de nous n'ose (se) dire, de peur de (se) blesser, de crainte de déplaire, gardant plutôt volontiers les yeux fermés devant la profondeur abyssale de sa vérité. L'appel qui nous est lancé depuis cet abîme est précisément l'appel de l'origine, de la parole, du poème : penser le devenir continuuel de l'apparent en sachant que nous vivons toujours dans des situations concrètes et que nous ne pouvons d'abord que perdre la vérité. Propos terrible, excessif, inattendu, à la base d'une étonnante créativité pour contrer le culte des mots et des morts. En effet.

Le poème travaille en bousculant les raisons et l'unité de notre identité figée. Et si, finalement, à la croisée de la souffrance et de la joie, il constituait ce lieu fondamental et paradoxal d'une impossible origine qui accueille nos illusions sans jamais les codifier dans des absolus ? Le poème comme silence posé sur toute identité substantielle, sur tout sens édicté, le poème qui nous pousse devant ce que nous n'avons pas la force d'admettre, le poème qui défait les prétentions du moi à se suffire à lui seul. En marge des appartenances qui nous définissent, nous incarnons des moments de rupture, de déchirure,

d'émerveillement, de solitude, d'impétuosité où vivre appartient au devenir et n'appartient qu'à lui.

Pour moi, l'aura de spiritualité athée de *Filandere Cantabile* me rappelle que ma vie même en tant que telle ne m'appartient pas. Sans jamais me dissimuler l'obscurité de mes appartenances sensibles, la beauté de ce poème est de m'ouvrir à une zone de non-connaissance où je n'ai plus d'autre choix que de poser mon « front sur le fruit crû » et de m'offrir à l'événement d'une distanciation éthique. À côté de cela, évidemment, l'idolâtrie, la compulsion, le magma, le refus de l'événement, bref la bêtise de comprendre d'avance exactement ce que l'on est et ce que l'on doit être.

Aussi, j'aime que la voix de *Filandere Cantabile* maintienne le besoin de sens sans la moindre réserve, abandon essentiel au miracle de la subjectivité qui cherche à être, et non à encercler. Rendre compte d'une instabilité entre le Même et l'Autre marque donc cette force de curiosité où la liberté du parlant se joue comme épreuve à la fois douloureuse et réparatrice : « Tu te montres et le monde apparaît, / Tu entends et tu entends qu'on le dit, / Et tu sais les actes qui en résultent. // Aucun commencement / n'épuisera l'origine / car tu restes créé. » Sans ce qui s'écrit malgré tout, sans ce qui se fissure, sans ce qui nous dépossède, la clôture se referme et le chantage de la mort n'en finit plus de nous faire expier. Dans le long, le critique désapprentissage de soi, seule une espérance d'unité peut rendre visible l'apparition d'un écart soudain face à notre origine, là où le bonheur s'assume comme mortel, là où le deuil est le révélateur d'une énigme qui stimule l'intelligence de douter.

Qu'est-ce qui s'obstine encore sous les mots qui m'impressionnent ? Un rapport au monde plutôt que son explication, une présence qui reste attentive, la voix de Suzanne Jacob.

François Charron